

Chasseurs et gendarme

Autor(en): **C.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 31

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194406>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

SUISSE: un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Lausanne, 4 août 1894.

Nos journaux quotidiens n'ayant pu se procurer à temps le texte complet du discours prononcé mercredi à la tribune du tir cantonal par M. Néf, député de Lausanne, ils ont dû se borner à le mentionner. Nous avons dès lors prié l'orateur de vouloir bien nous mettre en écrit ses belles et patriotiques paroles. Les voici :

Messieurs et chers concitoyens,

Quelqu'un me disait dernièrement : « Je ne sais pas ce que c'est que la Patrie! Je suis humanitaire. »

Humanitaires? Messieurs, j'espère que nous le sommes tous! Nous le sommes ici-même, dans cet exercice guerrier, où nous travaillons en définitive au bien de l'humanité tout entière, en nous rendant capables de maintenir au milieu d'elle cette petite patrie, à l'école de laquelle nous n'avons jamais appris autre chose que l'amour et le service de l'humanité.

Comment la Suisse, notre mère, nous aurait-elle nourris d'un autre lait que de celui qui découle de sa propre substance, c'est-à-dire de la fusion des natures diverses dont elle est issue. Nous venons dans cet instant d'être émus en écoutant le *Ranz-des-vaches*, ce chant national et grandiose des pâtres de Fribourg; il succédait à la note claire et précise d'un citoyen de Genève dont nous avons applaudi le discours. Nous avons au milieu de nous les hommes des petits cantons de la Suisse primitive, continuant, en notre siècle, à soigner leurs troupeaux, comme le faisaient leurs ancêtres du Grutli; et nous avons la famille inventive et impressionnable des horlogers de la Chaux-de-Fonds. Nous avons des cœurs profondément catholiques, nous en avons de profondément protestants. Nous avons des races, nous avons des langues différentes et des aspirations qui ne sont pas toujours identiques!

En voyant le respect, la confiance, l'amour réciproques de ces natures si diverses, unies dans une même pensée, je m'écrie : « Voilà la Suisse, voilà la patrie. » Je dis aussi : « Voilà l'humanité. »

Ne séparons donc jamais ce qui est inséparable, ces trois cercles concentriques dont tout homme se trouve entouré : la famille, la patrie, l'humanité; et, très éloignés d'un patriotisme qui serait égoïste et orgueilleux, aimons la famille, école pour la patrie; la patrie, école pour l'humanité.

Je porte mon toast à ce profond respect

des natures individuelles qui est le caractère même de notre patrie suisse et qui légitimera toujours son existence devant l'humanité!

Chasseurs et gendarme.

Un gendarme, vêtu en bourgeois, buvait un jour chopine au petit restaurant de l'hôtel du Nord, à Aigle.

Seul en ce moment dans l'établissement, il ne pouvait lier conversation avec personne; il ne se souciait pas de lire non plus les journaux : la chronique, les faits divers, les choses politiques lui étaient déjà connus; il lisait tout cela au poste dans la *Revue* du caporal. Dès sa place, il se mit donc tranquillement à observer les allants et venants qui se croisaient sans cesse dans la rue.

Tout à coup, au milieu de tout ce monde, il aperçut quatre citoyens, qu'il connaissait parfaitement pour être des chasseurs émérites en même temps que braconniers enragés. On paraissait, dans ce groupe, discuter à voix basse, tout en ayant yeux et oreilles au guet.

La chasse étant en ce moment fermée, il ne faut donc point s'étonner si des soupçons s'emparèrent bien vite de notre Pandore; il ne pouvait en effet attribuer au hasard cette rencontre de quatre chasseurs, dont l'un surtout avait dû faire, pour se rendre à Aigle, plus d'un kilomètre à pied. Il y avait certainement là une entente, le projet d'une partie qui mûrissait chez ces passionnés disciples de saint Hubert, projet que des circonstances inattendues peut-être exigeaient que l'on exécutât sans plus tarder. Bref, ce groupe lui parut tout de suite suspect et, dans la cervelle de notre gendarme, les soupçons se transformèrent bientôt en complète certitude.

Il tira la sonnette et le garçon de l'établissement apparut aussitôt :

— Je vais me mettre à cette table tout au fond, avec mes trois décis, lui dit-il, je vais faire semblant de dormir, et s'il entre quelqu'un au café, pas un mot et surtout ne dites pas qui je suis, vous entendez; tenez, voilà un franc pour vous, mais pas un mot; compris?

— Bien! bien! c'est entendu.

Et notre gendarme de simuler aussitôt un profond sommeil, sa tête reposant sur la table, enfouie dans ses bras. Pour compléter l'illusion, il avait préalablement répandu à ses côtés le contenu de son verre

Il n'attendit pas longtemps. Les quatre chasseurs, en bons Vaudois, ne voulaient pas se séparer sans avoir pris un verre ensemble et, ainsi que le gendarme l'avait prévu, ils entrèrent les uns après les autres au restaurant de l'hôtel.

— Qui est ça pour un, celui qui dort là-bas au fond? demanda l'un des chasseurs au garçon.

— Je ne le connais pas, répondit ce dernier; il y a d'abord une demi-heure qu'il est là à dormir; il faut le laisser tranquille. Quand ça lui aura passé, il partira.

— Peut-être bien! dit un autre; en tout cas, c'en est un qui n'a pas soif! Bref, laissez-moi ce gaillard tranquille et causons de notre affaire de demain.

Nos compagnons, se croyant donc en toute sécurité, devisèrent à cœur ouvert. Comme vous le pensez bien, le gendarme ne perdait pas un mot de cette intéressante conversation. Ses soupçons de tout à l'heure n'étaient que trop fondés et c'était bien une partie de chasse en contrebande qui avait réuni à Aigle nos quatre particuliers.

Il s'agissait d'aller au chamois, et pour cela il fallait aller bien loin et bien haut; nos chasseurs le savaient assez. Ils échangèrent donc successivement leurs idées, discutèrent longuement les plans de la partie et finirent par se donner rendez-vous pour le lendemain, à telle heure, à un endroit bien connu d'eux tous.

Ils achevèrent ensuite leur consommation, payèrent et sortirent sans plus se soucier de l'homme à la blouse, qui paraissait toujours dormir on ne peut mieux.

Le rendez-vous convenu par les chasseurs était près d'un gros roc, appelé la *Grosse pierre*, situé au lieu dit la *Chaux de Tompay*, un peu plus haut que les Agittes.

Ce roc, dit la *Grosse pierre*, bien connu des habitants de la contrée, présente

dans sa partie inférieure des cavités assez grandes pour qu'un homme puisse s'y introduire sans trop de difficultés.

Le lendemain, une bonne heure avant celle fixée la veille par nos chasseurs, le gendarme, en uniforme cette fois, s'introduisait dans une des cavités de la *Grosse pierre* et y attendait patiemment les quatre Nemroïls.

Ils ne tardèrent pas à venir, les uns après les autres, par des chemins différents, afin de ne pas être remarqués.

Une croustille et quelques gorgées à la gourde fut le léger pique-nique qu'ils firent en arrivant et, fusil à l'épaule, chacun se disposa à commencer.

— Voyez, dit l'un d'eux en indiquant de sa main, l'autre jour j'en ai vu une troupe passer là, puis redescendre par là; ils ne doivent pas être bien loin.

— Toi, X., tu iras jusqu'à-là-haut vers ce gros sapin que tu vois, et tu attendras...

— Toi, X., tu iras t'embusquer de l'autre côté, là bas, au pied de ce petit rocher.

— Toi, X., tu iras contourner un peu plus haut, etc.

A ce moment, le gendarme sort de sa cachette et leur dit :

— Et moi, où me faudra-t-il aller?...

Vous voyez d'ici la mine que firent nos quatre compagnons; je me passerai donc de vous la dépeindre. Ils rageaient. Avoir fait une si longue trotte pour se laisser pincer aussi adroitement! Ah! si l'on avait pu découvrir ce qui se passait au-dedans d'eux en ce moment, quelle bouillante colère, que de torrents d'imprécations y aurait-on trouvé à l'adresse de ce pauvre gendarme!

Ils avaient été pris, pris comme dans un piège, et force leur fut de se soumettre. Le gendarme s'empara des quatre fusils, qu'il dut se charger de porter lui-même jusqu'à Aigle; car nos chasseurs étaient vexés à tel point qu'aucun d'eux n'eut la pitié de le soulager dans cette besogne. Tout n'est donc pas rose dans le métier de Pandore!

L'épilogue de cette histoire se termina au bureau de la préfecture, où bon gré mal gré nos quatre compagnons durent soulager leur bourse de quelques beaux louis, en songeant, mais trop tard, à ce dicton patois :

Cein qu'on fâ à catson,
Baillé jamé rein dé bon!

C. T.

Pas de chats!

Cette fois, je le sentais, mon cœur était pris! Deux beaux yeux avaient opéré le miracle, et le papillon, après avoir voltigé de fleur en fleur, venait d'en découvrir une dont il voulait res-

pirer le parfum jusqu'au dernier de ses jours.

Ah! quel bon temps! quelles heures délicieuses passées à contempler mon idole! Elle me paraissait parfois trop parfaite, et la crainte de perdre ce trésor de beauté, de douceur, de perfection me faisait trembler.

Hélas! il suffit de peu pour détruire la plus grande félicité, et l'on pourrait faire sur ce sujet de bien longs discours!

Un jour, je vis ma bien-aimée sortir de sa poche un mouchoir mignon et parfumé, et je remarquai qu'il était endommagé et comme rongé dans un de ses coins brodés.

« Pauvre chérie, me dis-je, les souris mangent ses mouchoirs de poche et, avec son caractère d'ange, elle n'a pas même la pensée de s'en plaindre! »

Pour lui faire une surprise, j'eus vite décidé quelque chose au-dedans de moi.

Le lendemain, à l'heure où j'allais faire la cour à mon adorée, je me présentai devant elle avec un beau petit chat, au joli museau rose, au poil blanc comme neige. Triomphant, j'allais le placer dans ses bras, lorsque ma future se mit à pousser des cris d'indignation et de colère.

— Oh! quelle horreur! un chat! un vrai chat! Ne savez-vous donc pas que je n'aime pas ces bêtes? Lancez celui-là dehors ou je m'enfuis!

— Mais, chère amie, lui dis-je, qu'arrivera-t-il plus tard?... Il va sans dire que nous ne pourrions nous passer de chat dans notre ménage. Tout notre linge finirait par être rongé, comme l'était le joli mouchoir de poche dont vous êtes servie hier.

— Ah! vous avez des idées aussi étroites? vous espionnez même les mouchoirs dont je me sers? Eh bien! non, nous n'aurons pas de chat dans notre ménage!

— Mais, chère amie...

— Pas de chats! Je déteste ces bêtes, et si jamais il vous prenait fantaisie d'en avoir une dans notre maison, je la laisserais mourir de faim et de soif.

— Chérie! lui dis-je tendrement, ma mère m'a dit une fois que celle qui n'aimait pas les chats n'aimerait jamais son mari. Ne blessez pas mon cœur, voyez ce doux museau qui se tourne vers vous avec confiance, acceptez ce petit animal, et j'aurai l'espérance alors d'être aimé de vous plus tard.

— Je ne veux pas de chats!

— Mais que deviendra notre linge, ma bien-aimée?

— Les hommes ne doivent pas s'occuper de ces détails; c'est mesquin, et je vous répète, pour la dernière fois, que jamais bête de cette espèce n'habitera chez moi.

Pendant ce temps, mon minon blanc

attendait sur mes genoux, en ronronnant doucement, que son sort se décidât; mais prières, caresses, tout fut inutile, et je dus rapporter sous le toit paternel mon beau petit chat blanc.

Le résultat de tout ceci fut que, un an après, cédant aux conseils de ma mère, j'épousais une jeune fille médiocrement jolie, mais qui n'aime rien tant après son mari que ses deux chats, qu'elle caresse à tour de rôle. Ménagère soigneuse et femme aimante, elle charme mon regard quand, tout en causant avec moi, elle passe doucement la main sur le dos de ses bêtes préférées.

Celui qui m'a remplacé auprès de mon ancienne passion m'inspire une grande pitié quand je le vois, la tête baissée, fuir son logis, où les souris mangent tout et où retentit la voix acerbe de sa belle femme sans cœur.

Jeunes gens à marier, ne manquez pas, avant d'engager votre parole, d'offrir un chat comme premier présent à celle qui aura su vous plaire. Comme elle traitera la petite bête, elle traitera son mari!

Un homme averti en vaut deux.

X.

La maison du sultan.

CE QU'ELLE COUTE

Veut-on savoir de quoi se compose la maison impériale proprement dite du sultan? Les détails suivants sur le sérail du Grand Turc sont extraits de la *Turquie officielle* :

Un grand maréchal du palais; un premier ou grand eunuque dont on ne peut traduire le titre réel que par ces mots : *le grand gardien ou maître de la porte de la félicité*; c'est un personnage dont l'influence est considérable et qui touche des appointements de 6700 francs par mois.

Un directeur des dépenses de la famille impériale; dix chambellans; quinze secrétaires; un grand maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs; deux imans ou aumôniers; deux secrétaires de la cassette particulière du sultan.

Un intendant du trésor impérial et deux secrétaires; un chef de cabinet politique ou chef de la police secrète; deux intendants et un sous-intendant du palais; un directeur du cortège impérial; un *Bac Mussaib*, ou commandant des Mussaibs; un directeur des écuries impériales; un chef des portiers; un chef d'office; un médecin en chef et particulier ayant le grade de maréchal.

Vingt-huit à trente médecins ordinaires, chargés du service du sérail ou palais; un vétérinaire en chef ayant sous ses ordres plusieurs collègues; un chimiste et un pharmacien en chef; deux fermiers de porte; un chef des eunuques subalternes et plusieurs valets de chambre; un bibliothécaire; un chef des traducteurs des journaux étrangers; un premier garde robe; un chef barbier, et ce n'est pas là le poste le moins important; un dégustateur en chef, *Kouschtji-bachi*.

Un directeur des amusements et du théâtre